

## Dix questions à...

### Emmanuelle Latraverse

chef du bureau parlementaire de Radio-Canada à Ottawa

---



La mi-trentaine, déjà chef du bureau parlementaire de Radio-Canada à Ottawa et animatrice de l'émission *Les Coulisses du pouvoir*, « Emmanuelle Latraverse a une longueur d'avance... », comme le disait au magazine *Châtelaine* la journaliste parlementaire Tamara Alteresco en 2009.

Avant d'être correspondante parlementaire, Emmanuelle Latraverse a travaillé comme reporter, lectrice de nouvelles et chef de pupitre tout en terminant sa maîtrise en journalisme à l'Université Carleton. Elle est devenue journaliste politique le jour où elle fut embauchée par la chaîne diffusant les débats parlementaires à Ottawa [CPAC – La Chaîne d'affaires publiques par câble].

**1. Emmanuelle Latraverse, depuis 2009 vous êtes chef du bureau parlementaire de Radio-Canada à Ottawa, comment cela se traduit-il au quotidien?**

Mon Dieu... des journées de fou! (*Rires.*)

Chef de bureau, c'est avant tout la responsabilité éditoriale du bureau politique de Radio-Canada. Je dois aussi assumer un rôle de leadership et coordonner les activités d'une équipe de quinze personnes. De plus, je suis aussi une journaliste politique et animatrice de l'émission *Les coulisses du pouvoir*.

Une journée de travail typique débute vers 7 h le matin où nous prenons connaissance de l'actualité politique. Ensuite, nous entrons en communication avec d'autres journalistes de Radio-Canada pour envisager des collaborations possibles. Dans ce genre de travail, il est extrêmement important de demander l'opinion de tous nos collègues. Tout au long de la journée, nous nous épaulons et continuons d'échanger nos idées sur les différents sujets que nous devons traiter. Dans ce genre de boulot, il faut éviter de travailler en vase clos. Le travail d'équipe est essentiel pour assurer la bonne marche de nos activités.

**2. Selon vous, est-ce que les conditions de travail des journalistes se sont améliorées ou détériorées au cours des dernières années?**

Pour ma part, je me considère privilégiée car, ici à Ottawa, j'ai à ma disposition toutes les ressources nécessaires pour bien faire mon travail.

Les conditions de travail des journalistes ne se sont pas nécessairement améliorées ou détériorées, elles se sont plutôt transformées. Aujourd'hui, il faut faire preuve de flexibilité et d'un grand niveau d'adaptabilité. Les journalistes doivent constamment s'habituer aux changements dans leur milieu de travail. Prenons l'exemple des nouvelles technologies. Les journalistes doivent aujourd'hui se familiariser avec les réseaux sociaux. Ensuite, ils doivent tenir compte des contraintes financières qui affectent directement leur travail. L'époque où on avait systématiquement des grosses équipes, des ressources considérables et beaucoup de temps pour accomplir nos tâches est terminée. Nous sommes obligés d'évaluer de façon beaucoup plus stricte le travail que nous effectuons. Lorsque nous nous déplaçons à l'étranger avec le Premier ministre du Canada, nous devons faire à la fois des reportages pour la radio et la télévision. La technologie a beaucoup transformé la façon de faire notre métier. Lorsque j'ai été en Haïti, en janvier 2011, j'étais accompagnée d'un réalisateur et

d'un caméraman-monteur. Internet nous a permis d'envoyer une plus grande variété de reportages pour les différentes plateformes de Radio-Canada.

Les nouvelles technologies ont aussi des inconvénients. La facilité avec laquelle nous pouvons transmettre des informations nous oblige désormais à être constamment aux aguets et à alimenter la machine médiatique plusieurs fois par jour. Il faut aussi prévoir une certaine marge de manœuvre avec les horaires car un pépin peut survenir n'importe quand.

### **3. Est-ce que les médias sociaux ont des répercussions sur la façon dont vous travaillez?**

La grande différence, c'est sans doute Twitter. Il me permet d'être en contact avec mes sources d'information tout au cours de mes déplacements. Ces sources, je les ai toujours avec moi. Ainsi, l'information circule constamment tout au cours de la journée. Plus besoin d'être assis devant son ordinateur pour savoir ce qui se passe ici et ailleurs dans le monde.

Avec Twitter, l'information est diffusée instantanément, encore plus rapidement qu'avec les réseaux d'information continue comme RDI ou News World. Twitter, c'est comme s'il existait un fil de presse nommé *Emmanuelle Latraverse* me permettant d'informer tous ceux et celles qui sont intéressés par mon travail.

### **4. Est-il possible pour un journaliste de toujours dire la vérité sachant que l'on travaillera avec les mêmes politiciens pendant quatre ans?**

Non seulement c'est possible, c'est obligatoire! Dire la vérité est à la base de notre métier. Si nous commençons à censurer l'information, sous prétexte que nous allons travailler avec les mêmes individus pendant plusieurs années, nous manquons alors à notre devoir professionnel.

#### **Au risque de se faire mettre de côté?**

Tant pis. Que voulez-vous? Il m'est arrivé de dire des choses dans des reportages qui ont vraiment choqué certains politiciens. Il y en a même un qui a été six mois sans m'adresser la parole. Mais avais-je le choix? Quelle était l'alternative? Pour le rendre heureux, aurait-il fallu que je m'abstienne d'informer nos téléspectateurs et téléspectatrices?

Selon moi, il n'y a pas de compromis possible dans ce genre de situation. Vous ne pouvez pas vous empêcher de diffuser des informations pertinentes sous prétexte que cela pourrait offenser ou contrarier un politicien. En tant que journaliste, il est de mon devoir de bien informer les gens. Ce devoir-là passe avant tout le reste.

## **5. Est-il possible pour un journaliste politique de garder sa neutralité?**

Oui, mais ce n'est pas toujours facile.

Il faut toujours tenter de garder sa neutralité, peu importe les circonstances. L'objectivité absolue est un concept qui est souvent remis en question. La façon dont nous traitons une information peut dépendre, dans une certaine mesure, de nos expériences passées ou encore de notre opinion personnelle. Le journaliste est un être humain.

Ceci étant dit, cela nous oblige à mieux faire notre travail, à toujours garder en tête que notre devoir est d'être juste et équitable.

## **6. Aujourd'hui avec l'information en continu 24 heures sur 24, comment un journaliste peut-il être bien préparé?**

Vous savez, dans une grande mesure, notre métier consiste à prévoir les événements.

Il y a bien entendu plusieurs façons de se préparer. Ainsi, c'est notre devoir d'exiger un minimum de temps pour bien comprendre le sujet traité.

S'il vous faut présenter une information importante rapidement, vous pouvez le faire en quelques secondes. Si vous présentez le même sujet pendant plusieurs minutes, question d'expliquer le contexte et de mettre les choses en perspective, cela exigera un minimum de préparation.

C'est dans de pareilles situations que votre expérience et vos connaissances font toute la différence. Vous pouvez réagir de façon appropriée. C'est pourquoi il est essentiel de constamment améliorer nos connaissances et nos méthodes de travail.

**7. Bénéficiez-vous d'une préparation psychologique avant une mission à l'étranger, par exemple avant de quitter le Canada pour aller en Haïti ou en Afghanistan?**

La préparation psychologique : on se la fait soi-même! Prenons un exemple avec Haïti. Le tremblement de terre a eu lieu le lundi 12 janvier 2010 à 16 h 53. Le mardi matin à 9 h, mon patron m'annonçait que je devais me rendre dans ce pays. Alors j'ai préparé mon matériel, j'ai été à la maison faire mes valises et je me suis rendue à l'aéroport en voiture. La préparation psychologique s'est faite en cours de route!

Je trouve qu'il est difficile d'évaluer la façon dont nous allons réagir devant certains événements. Parfois, il est important d'être accompagné par une personne qui est plus expérimentée que soi. En 2006, je me suis rendue en Haïti pour la première fois mais mon caméraman comptait, lui, plusieurs années d'expérience. Il avait travaillé dans des zones à risques à maintes reprises.

Une fois déployés, nous avons recours à ce que l'on appelle des *fixers* [accompagnateurs] qui nous aident à mieux comprendre ce qui se passe sur le terrain. À l'étranger lorsque la situation est difficile, la cohésion de l'équipe est très importante. Il faut respecter les limites de tous, avoir un bon niveau de compréhension, d'indulgence et d'empathie envers les autres car la pression professionnelle est immense. Un manque de cohésion ou de respect envers les membres de l'équipe peut mettre en péril la qualité de votre reportage. D'où l'importance, je le répète, de se respecter les uns, les autres.

Il y a aussi un cours d'une durée de cinq jours qui permet d'évaluer les risques dans des situations dangereuses (présence de mines antipersonnel, administration des premiers soins, déplacement dans les zones périlleuses, évaluation des risques, etc.) Ce cours est obligatoire tous les trois ans. Sans ce cours, vous ne pouvez pas aller à l'étranger.

**8. Vous est-il déjà arrivé de craindre pour votre sécurité alors que vous étiez en affectation à l'étranger? Je me réfère ici à l'agression dont a été victime la journaliste de CBS, Lara Logan, alors qu'elle se trouvait en Égypte pendant la révolution de février dernier?**

En Afghanistan, dans les convois militaires, j'ai vraiment craint pour ma sécurité. J'avais d'autant plus peur que je suis allée dans ce pays après l'accident dont ont été victimes le caméraman Charles Dubois et le journaliste Patrice Roy. [Le 22 août 2007, le convoi dans lequel ils prennent place saute sur une mine. Deux soldats et un interprète perdent la vie.

Charles Dubois est grièvement blessé et on devra lui amputer une jambe.] La peur d'avoir un accident ou de mourir était bien présente. Dans de telles situations, il est important de bien évaluer le danger et de tenter de contrôler ses peurs.

Un autre exemple que je pourrais vous donner concerne un reportage réalisé à Port-au-Prince en Haïti. Au cours de mon travail, j'ai vu des gangs qui s'approchaient de nous. Nous avons tout juste eu le temps de terminer l'entrevue et nous nous sommes enfermés dans notre voiture. Ici encore, le travail d'équipe est très important car nous pouvons travailler ensemble à assurer notre sécurité. Pendant que je réalise une entrevue, je ne suis pas nécessairement consciente de ce qui se passe autour de moi. Dans ces cas-là, il revient à un collègue de surveiller l'endroit où l'on se trouve.

Le journaliste doit prendre des décisions qui sont parfois difficiles. Si on veut couvrir une guerre, il faut aller sur le terrain. C'est la même chose avec une révolution. Si vous voulez couvrir cette révolution en direct, vous devez être sur place. Parfois, il est préférable d'avoir une équipe de gardes du corps. Il y a toujours des risques reliés à la pratique de notre profession dans des milieux conflictuels. Cette question des risques et des choix qui se présentent sur le terrain doit être assumée par tous les membres de l'équipe.

**9. Si vous vous comparez à vos collègues masculins, considérez-vous qu'il a été plus difficile de faire votre place dans le milieu du journalisme en tant que femme?**

Non, pas du tout. À Radio-Canada et à TVA, le fait que je sois une femme n'a jamais représenté un problème. Mes patrons m'ont toujours aidée et encouragée à devenir une bonne journaliste.

Le principal défi, qui est celui de toutes les femmes de carrière, est de concilier le travail avec la famille et avec la maternité.

**10. Quels sont les défis qui attendent les journalistes dans les prochaines années?**

Dans les conditions économiques actuelles, le principal défi sera d'en faire plus avec moins. Il faudra revoir nos façons de travailler. Un autre défi touche à la qualité de l'information. L'information spectacle n'est certainement pas la solution pour augmenter les cotes d'écoute.

Enfin, il faut éviter de faire de l'information trop rapidement. Même si aujourd'hui tout va très vite, il s'agit de trouver le juste équilibre.

**Merci Emmanuelle Latraverse!**

Propos recueillis par Marie Gélinas, le 28 septembre 2011, à Ottawa.